



WILEY

96. Les Tombes des Martres-de-Veyre.

Author(s): Aug Audollent

Source: *Man*, Vol. 21 (Nov., 1921), pp. 161-164

Published by: Royal Anthropological Institute of Great Britain and Ireland

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/2840595>

Accessed: 27-06-2016 02:42 UTC

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at
<http://about.jstor.org/terms>

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.



Royal Anthropological Institute of Great Britain and Ireland, Wiley are collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Man*



FIG. 1.

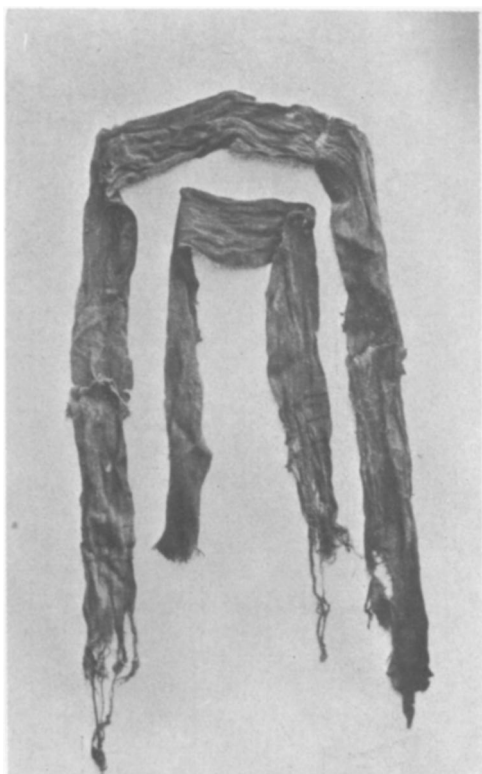


FIG. 2.



FIG. 3.



FIG. 5.

LES TOMBES DES MARTRES-DE-VEYRE.

ORIGINAL ARTICLES.

With Plate L.

France: Archæology.

Audollent.

Les Tombes des Martres-de-Veyre. *Par M. le Professeur Aug. Audollent.* **96**

La communication que M. Camille Jullian a bien voulu présenter, en mon nom, à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, le 24 juin dernier, a excité en Angleterre et aux Etats-Unis, tout autant qu'en France, une très vive curiosité. Beaucoup de journaux s'en sont occupés, mais il n'ont pas toujours apporté dans leurs commentaires toute l'exactitude désirable. Aussi la direction de cette revue m'a-t-elle aimablement demandé de faire connaître à ses lectures la substance de mon travail qui sera prochainement publié dans les *Mémoires* de l'Académie. Il m'est fort agréable de répondre à cette courtoise invitation, et d'indiquer, sommairement, au public savant anglais les caractères principaux des découvertes survenues aux Martres-de-Veyre.

Elles ne constituent pas, à proprement parler, une trouvaille récente, comme on l'a plus d'une fois déclaré à tort. Voilà des années que les objets sur lesquels l'attention vient d'être appelée, sont exposés dans les vitrines du Musée de Clermont-Ferrand. Ces objets ne sont pas non plus complètement inédits : des publications locales et quelques ouvrages généraux y ont fait allusion à diverses reprises, toujours, à vrai dire, d'une manière rapide et superficielle. Mais aujourd'hui pour la première fois une étude méthodique leur est consacrée, et l'importance de cet ensemble, unique sans doute en Occident, est mise en lumière. On peut donc affirmer à juste titre qu'il entre seulement dans la science ; elle le soupçonnait à peine jusqu'à présent. En ce sens il s'agit bien d'une nouveauté.

La localité des Martres-de-Veyre, située à 14 kilomètres de Clermont, sur la rive gauche de l'Allier, est une terre féconde pour l'archéologie. Son sol a déjà rendu des pièces fort curieuses, d'époques bien différentes, depuis l'âge de la pierre taillée jusqu'aux temps gallo-romains ; la plus remarquable est un casque de bronze, peut-être gaulois, que possède notre Musée. En cet endroit se trouvait, aux premiers siècles de l'ère chrétienne, un centre important de fabrication céramique, rival ou précurseur du centre voisin de Lézoux, qui prit d'ailleurs un développement plus considérable.

C'est au sud du village, entre la rivière et la ligne du chemin de fer de Paris à Nîmes, au terroir du *Lxu* (ou *Lod*) que la plupart de ces documents ont été exhumés. C'est dans les mêmes parages qu'on a rencontré par hasard, en 1851 et en 1893, les six sépultures à inhumation qui font l'objet de cette note, deux la première fois, quatre la seconde.

Je ne saurais donner ici la description complète de leur état au moment où elles furent déblayées ; on la lira dans le mémoire dont j'ai parlé tout-à-l'heure. Voici du moins l'essentiel sur leur contenu.

Les fouilles de 1851 portèrent sur la tombe d'une femme d'environ 30 ans, près de laquelle fut retiré un coffre à destination funéraire, au sujet duquel ne nous sont parvenues que des informations assez vagues. Les quatre tombes exhumées en 1893 contenaient respectivement un homme, une jeune femme, une autre plus âgée, une fillette.

Elles étaient situées à une profondeur variant entre 2^m et 2^m80. L'homme avait été enterré à même le sol ; les femmes, placées dans des cercueils de bois, dont, malheureusement, personne ne prit soin d'assurer la conservation. Il n'en subsiste, à ma connaissance, qu'un seul fragment. De même, par suite de circonstances diverses, indépendantes parfois de la volonté de ceux qui assistèrent à l'ouverture des tombes, on ne recueillit pas la totalité des objets qu'une heureuse fortune mettait ainsi entre nos mains. Le Musée de Clermont n'en possède qu'une partie.

Comme l'immense majorité des sépultures, celles des Martres-de-Veyre renfermaient surtout des vases de terre cuite blanche, brune ou noire. Les formes

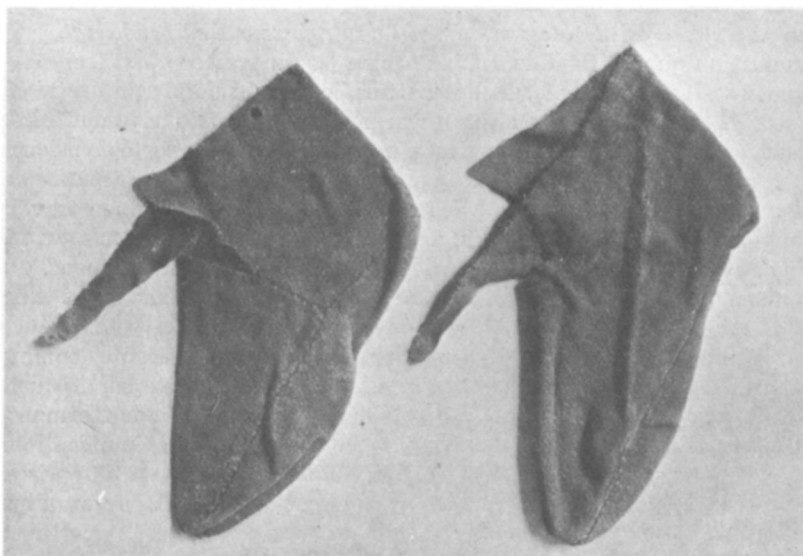


FIG. 4.

en sont très variées; aucun de ces récipients n'a d'ailleurs de valeur bien réelle. Dans les uns, à panse et munis d'un goulot assez large, on avait versé des liquides, aujourd'hui desséchés, qui ont laissé à l'intérieur et à l'exté-

rieur des traces fort apparentes; les autres, en forme d'écuelle, de soupière ou d'assiette, ont conservé les restes des aliments ou les fruits dont ils étaient remplis. Reconnaître la nature des aliments qui ont subi la cuisson est une entreprise assez malaisée; on a cependant signalé parmi eux des fragments notables d'os d'animal (mouton?), jadis attachés, semble-t-il, à un morceau de viande. Le débris le plus étrange est une masse noirâtre de matière agglutinée, ayant l'apparence d'un petit gâteau. En l'analysant, on y a distingué des fruits écrasés, probablement des pommes et des poires. C'est donc le résidu d'une compote, qui s'est moulée dans le vase où elle fut préparée.

Quant aux fruits, qui avaient été déposés frais à côté des défunts, la plupart, noisettes, noix, raisins, se reconnaissent au premier coup d'œil; certains, en général charnus, sont moins faciles à identifier: dans le nombre se trouvent vraisemblablement beaucoup de pommes, peut-être des poires et des coings. Ajoutons-y un petit tas de graines de coriandre, plante aromatique employée comme condiment chez les Romains; elles avaient, suppose-t-on, été jointes au reste pour servir d'épice.

Le mobilier comprenait encore une série d'objets dont la simple énumération dira tout l'intérêt: deux flacons minuscules, verre jaune et verre bleu clair, presque impondérables, qui faisaient sans doute partie d'un "ménage de poupée"; une gracieuse carafe à anse de la même teinte bleue, elle aussi d'une extrême légèreté; plusieurs petites boîtes de bois tourné, une première, ovoïde, extraite d'un arbre à tissu fin et serré, tel que houx, poirier sauvage, quatre autres de forme cylindrique, peintes extérieurement en blanc, fabriquées avec une matière moins dure que la précédente; une quenouille plantée dans le goulot d'un vase, sur laquelle est encore fixée une touffe de laine assez volumineuse; un fuseau avec plusieurs pesons, le tout en bois de noyer; deux corbeilles rondes d'osier, l'une fort endommagée, l'autre d'un travail très soigné, d'une conservation parfaite, qui, malgré ses dimensions, ne pèse que 58 grammes.

Mais ce qui mérite surtout de fixer les regards ce sont les vêtements; j'ai plaisir à en offrir quelques spécimens particulièrement instructifs dans les planches qui accompagnent cette note.

D'abord une robe à manches (Fig. 1), d'une seule pièce, haute de 1^m25, de nuance marron foncé, avec des traces multiples de décoration bleue. Puis une ceinture (Fig. 2), aujourd'hui séparée en deux, jadis longue de 4^m30 environ avec les franges, qui maintenait cette robe à la taille. A ces deux pièces d'étoffe, les seules à peu près intactes, il faut ajouter une douzaine de morceaux qu'il a été possible d'analyser minutieusement et qui nous renseignent de façon précise sur les procédés de tissage usités dans la Gaule romaine. Tous ces tissus sont en laine. Il en est de même d'une paire de bas (Fig. 3) de couleur brune, de facture assez grossière, qui devaient monter jusqu'au milieu de la cuisse, et d'une paire de chaussons (Fig. 4) marron clair, exécutés avec aussi peu de soin.

Viennent ensuite quatre paires de chaussures, représentant trois types différents : des sandales à double semelle de liège et de cuir, avec empeigne en basane d'un seul morceau; des patins taillés dans une pièce de bois de hêtre, surélevés sur un fort talon et un support médian de même hauteur, s'attachant au moyen de courroies clouées sur la tranche de la semelle; deux paires, assez semblables, de souliers de cuir noir, bas et plats, cintrés comme nos chaussures modernes, sans talon, garnis de clous de fer à tête pointue; la plus légère (Fig. 5) devait appartenir à une femme, l'autre, munie d'une semelle supplémentaire, par suite plus résistante, était à l'usage d'un homme.

Ces vêtements et ces chaussures recouvraient des corps dont ceux qui ouvrirent les cercueils purent apercevoir la forme pendant quelques instants, et qui ne tardèrent pas à se volatiliser sitôt que l'air les eut atteints. Il en subsiste cependant quelque chose, deux chevelures nattées qu'on croirait vraiment appartenir à des personnes vivantes: l'une châtain foncé (Fig. 6 a), brillante, abondante, indique une femme

d'âge moyen; l'autre, moins fournie (Fig. 6 b), blonde à reflets dorés, était celle d'une jeune femme; une tresse enroulée (Fig. 6 c) avec un morceau de cuir chevelu (Fig. 6 d) servait probablement de postiche. La fillette inhumée



FIG. 6.

auprès de ces femmes portait aussi une épaisse chevelure relevée en touffe sur le front; elle a disparu, mais nous possédons le peigne de buis à double rangée de dents qui la retenait à la partie supérieure de la tête.

Des monnaies de bronze de Nerva, de Trajan, d'Hadrien, peut-être d'Antonin, retirées des tombes ou de leur voisinage immédiat, sont de précieux indices de l'âge qu'il convient de leur attribuer. Grâce à elles nous pouvons sans trop d'hésitation dater ce cimetière de la fin du I^{er} siècle ou de la première moitié du II^e. L'étude du mobilier ne paraît fournir aucune objection sérieuse à cette opinion. Voilà une conclusion d'un indéniable intérêt. Les considérations suivantes l'emportent cependant sur elle.

Ce qui donne de l'importance à la découverte des Martres-de-Veyre ce n'est pas le valeur intrinsèque du mobilier que nous lui devons. En lui-même il est de peu de prix. Point de vases artistiques, point de bijoux; deux bracelets de bronze seulement, si tant est que ce nom convienne à de simples tiges de métal enroulées. Par ailleurs, uniquement des objets d'un usage courant, qui ont appartenu certainement à des gens de condition moyenne ou même inférieure. Mais ce qui le met hors de pair, c'est l'état de conservation vraiment extraordinaire dans lequel la plupart de ces objets nous ont été rendus. On ne connaît guère d'exemples, en Occident, de vêtements de laine, de chaussures de cuir, de boîtes de bois, de corbeilles d'osier, sans parler des chevelures, aussi peu altérés après un séjour sous terre d'environ dix-huit siècles.

Or, dans le cas qui nous occupe, il ne saurait être question d'embaumement, comme dans les sépultures égyptiennes. Par une bizarre anomalie ce sont des matières essentiellement putrescibles, qui ont survécu ici, tandis que les ossements, plus résistants d'ordinaire, ont presque entièrement disparu. Sans chercher à expliquer ce fait déconcertant, et pour nous en tenir uniquement à la préservation de tant de choses périssables, on pourrait être tenté de l'attribuer à la nature du sol; mais cette terre non-argileuse, provenant de roches très riches en silice, ne possède pas de propriétés réellement conservatrices. On est donc réduit à supposer que la cause réelle du phénomène doit être la présence en quantité considérable de l'acide carbonique à travers tout le terrain du *Lau*. Ce gaz s'étant introduit dans les cercueils en aurait chassé l'air plus léger que lui, détruisant aussi toutes les fermentations.

Quel que soit du reste le principe de sa conservation, il demeure que cet ensemble sorti des tombes des Martres-de-Veyre est d'une rare valeur documentaire. Il n'en faut sans doute que regretter davantage qu'on ait omis de l'inventorier et d'en recueillir avec méthode jusqu'aux derniers fragments. Ce qui en subsiste nous fournit néanmoins de précieuses indications sur le costume, la nourriture, les usages funéraires des habitants du centre de la Gaule sous le Haut-Empire. C'est un peu de la vie d'une bourgade arverne que des témoins authentiques évoquent devant nous. En les interrogeant nous pouvons obtenir sur le travail du bois et du verre, sur l'art du vannier, la fabrication des chaussures, la filature, le tissage, la confection des vêtements, en un mot sur la technique industrielle des Gallo-Romains, des renseignements que nous chercherions vainement ailleurs.

Il appartient maintenant aux spécialistes d'utiliser ces documents, de les examiner attentivement, d'en tirer des déductions chacun dans l'ordre de ses études. Le rôle de l'archéologie était de les leur faire connaître. Elle peut se réjouir de leur avoir signalé ce riche filon à exploiter.

AUG. AUDOLLENT.

Assyriology.

Sayce.

New Light on the early History of Bronze. By Professor A. H. Sayce.

97

Recent discoveries in the domain of Assyriology seem likely to revolutionise our conceptions of the early history of the Mediterranean and the antiquity of bronze. On the one hand, the dynastic tablets from Nippur, now at Philadelphia, have at last given us a fixed Babylonian chronology reaching back beyond